

– Non, je ne t'oublierai jamais.
– Je suis désolée.
J'ai posé mon index sur ses lèvres invisibles.

Tanja est venue frapper à la lourde porte en bois un matin vers huit heures en me proposant des framboises de son jardin. Elle avait une cicatrice sous l'œil, comme si une larme d'acide y avait laissé sa trace. Je l'ai accueillie avec un café et elle a parlé pendant des heures. Elle habitait à deux kilomètres, la maison la plus proche. Elle vivait seule depuis quelques mois. Elle était couleur de lait. Elle n'aimait pas la politique.

Nous avons longé la berge. Elle portait une robe décorée de fleurs en tissu bleu délavé. Elle avait de larges hanches qui ondulaient au rythme de son pas et ses bottes jaunes faisaient de drôles de bruits. Elle a mis du bois dans le sauna et nous nous sommes déshabillés.

Elle m'a raconté son enfance et son premier mari qui était parti sans dire au revoir. Elle avait une dizaine d'années de plus que moi et de petites taches de rousseur qui lui donnaient un air enfantin et malicieux. J'ai soigneusement évité de parler de moi en relançant certaines questions qui l'obligeaient à développer sa pensée. Quand nos corps ont été brûlants nous nous sommes jetés dans le lac en courant. L'eau fraîche rebondissait sur nos peaux sans nous pénétrer. Nous avons dépassé les joncs et nous avons nagé jusqu'à une petite île à une centaine de mètres.

– Moi j'ai eu mille vies. Et toi ?

Je n'avais pas envie de répondre. Mais elle a insisté.

– Moi une seule.

Elle a touché ma paupière inférieure qu'elle a tiré vers le bas.

– Non, tu as beaucoup de blanc sous la pupille. Tu es un ancien.

Tu as vécu de nombreuses vies.

– Je ne crois pas à ces conneries.

– Que tu y croies ou non ne change rien. Ne va jamais te baigner si je ne suis pas avec toi.

– Pourquoi ?

– Tu vas le découvrir bientôt.

– Tu me fais rire avec tes phrases mystérieuses.

– Attention de ne pas marcher sur des chardons.

Nous avons fait le tour de l'île et nous nous sommes assis sur l'autre

rive, face à l'étendue qui circulait entre les circonvolutions hasardeuses de la terre. Les arbres grandioses dessinaient un mur de verdure sombre et le ciel était opale.

– Il y a deux cents kilomètres d'eau devant nous. Et après, il y a le cercle polaire.

Elle a posé sa main sur la mienne.

– Si tu ne veux pas que je tienne ta main, tu peux la retirer.

Je n'ai pas bougé. Nous avons regardé le soleil qui miroitait.

– Tu me trouves triste ?

– Tu es triste ?

– Je ne sais pas.

J'ai dégagé une mèche de ses cheveux et j'ai sondé ses yeux.

C'est vrai qu'elle avait l'air triste.

– Oui, tu as l'air triste. Tu veux que je fasse une photo de toi ?

Elle n'a pas répondu. Elle s'est levée et a plongé dans l'eau. Je me suis relevé et j'ai scruté la surface sur laquelle les rayons continuaient de danser. Au moins soixante secondes s'étaient écoulées. Elle avait disparu sous les flots.

– Tanja ! Tanja !

– Oui ?

J'ai sursauté, elle était dans mon dos. Elle m'a tendu deux fraises sauvages.

Le soir, j'ai fait un feu dans la cheminée et elle a dormi sur mon canapé.

J'ai pris une photo d'elle assoupie à la lumière du soleil de minuit.

Le matin, elle parlait trop.

Je voulais qu'elle parte. J'ai avalé mon café d'une traite en regardant dehors la pluie fine qui faisait de petites courses de gouttes sur la vitre.

Je me suis versé un second café dans lequel j'ai jeté un sucre roux, remué nerveusement le tout et je l'ai regardée s'habiller.

– Ce serait bien que tu partes.

Elle est partie, mais elle est revenue le soir même avec des gens qu'elle appelait ses cousins. On a beaucoup bu et ils ont chanté. J'ai pris plaisir à faire des photos d'eux sautant dans l'eau au milieu de la nuit sous la lumière blafarde. Une fille s'est assise à côté de moi.

– Tu veux connaître le secret de ce lac ?

J'ai hoché la tête.

Entre le vieux thaïlandais et les jeunes finnoises, on dirait bien que chacun avait sa philosophie des eaux immobiles.

Elle a plongé dans l'eau et m'a demandé de la rejoindre.

– Viens.

Elle a ri, un peu trop, elle avait dû prendre de la drogue.

– Viens.

Tanja est venue se blottir contre moi en grelottant. Elle était emmitouflée dans une serviette de bain rose et sentait la vanille, ou la fausse vanille.

– Ne va pas dans l'eau. Le secret de ce lac c'est qu'il y a un monstre.

– Cool, si je peux le prendre en photo je suis riche !

– Il s'appelle Tursas. Il symbolise la mort. Et tu as déjà eu trop de vies.

Ne va pas te baigner.

Dans l'eau, la fille insistait.

– Viens.

– On sait jamais. Si c'est pas une légende ! J'ai pas envie de me faire bouffer !

Tanja m'a souri et m'a demandé si on avait des lacs en France.

Le lendemain j'ai marché seul dans la forêt pendant huit heures. J'avais oublié de prendre un sandwich, j'avais faim, mais je n'avais pas envie de rentrer. J'avais envie de me perdre dans cette nature qui ne semblait pas avoir de fin, ou qui devait finir là où la glace commence. Je me suis faulxé entre les troncs jusqu'à la berge et je me suis assis dans l'herbe grasse. Ce soir il y aurait une nuit, une courte nuit de deux minutes. J'ai attendu la nuit. Les reflets de l'eau s'assombrissaient et parfois les molécules réfléchissaient encore un dernier rayon. C'est quand la nuit fut la plus profonde qu'il est apparu. Un dos de pierres, comme un roc ancien habité de coquillages et d'algues et des écailles de métal. Un corps allongé qui louvoyait en affleurant la surface. Déjà le soleil apparaissait sur la ligne d'horizon. Deux épaisses paupières se sont soulevées et ont découvert ses yeux translucides et toute l'horreur qu'il avait emmagasiné en lui depuis des siècles. Un mouvement de queue et il disparaissait alors que l'aube naissait à nouveau. Tursas n'avait pas voulu de moi.

Je me suis promis de ne jamais remettre les pieds dans une zone de guerre.

Je crois que Joe était un peu jalouse. Mais je n'avais pas voulu lui mentir.

– On se dit tout. C'est toi qui as voulu ça.

– Dans le fond, je veux pas savoir.

– Alors pourquoi tu m'as demandé ?

Elle s'est levée. C'était la première fois qu'elle me laissait entrer dans son appartement. Un endroit sans charme qu'elle n'avait pas vraiment investi, planqué derrière les tours de la Défense.

Elle a enfilé son peignoir et allumé la bouilloire.

– C'était comment ?

– Je te dirai pas, parce qu'ensuite, tu vas être maussade, ou en colère, ou je sais pas quoi.

– Si, dis-moi comment ça s'est passé.

Je lui ai raconté comment nous avons fait du vélo avec Tanja pendant des jours, nous avons roulé à nous épuiser. Et nous nous étions enlacés dans l'herbe. Je n'avais pas particulièrement apprécié. Elle avait des gestes maladroits comme si elle n'avait jamais fait l'amour, ou jamais aimé.

– L'inverse de toi.

Joe a souri. Elle était tout simplement belle. Tout simplement belle, même quand elle ne souriait pas.

J'aurais dû lui proposer de m'épouser ce jour-là.

Au crépuscule, nous avons regardé les gratte-ciels s'illuminer l'un après l'autre. Elle avait collé ses pieds sur mon ventre en disant qu'elle ne voulait pas d'enfant. Qu'elle mourrait peut-être un jour en plein reportage. Nous avons parlé de la peur, évoquant chacun notre théorie pour la gérer. Nous avons refait l'amour et elle m'a demandé si c'était mieux que la finnoise. Je l'ai taquinée en lui chuchotant que c'était à peine mieux. Elle m'a jeté un coussin au visage et nous nous sommes bagarrés comme des gamins jusqu'à ce qu'un voisin agacé nous demande de faire moins de bruit. J'ai pris l'ascenseur et j'ai descendu les dix-huit étages que j'ai tenté de faire en apnée. Sans succès. Je me suis engouffré dans le RER et j'ai observé les visages aux couleurs d'ailleurs.

Le lendemain je lui ai envoyé le tirage d'une photo que j'avais faite d'elle à Split, en Croatie. Elle lisait à la terrasse désertée d'un café.

Nous avons laissé la guerre derrière nous. Elle était reposée après deux jours à dormir sans interruption. Sa chevelure bougeait doucement sous la brise. Il y avait comme une odeur d'alcool sur cette photo. D'alcool et d'amour dilué.

Nous n'allions pas nous revoir pendant une demi-douzaine d'années.

Jean-Pierre m'a appelé pour me dire qu'il était sorti de l'hôpital.
– Je suis en perm'.
Il a ajouté que l'amour était délétère.

NOVEMBRE 2016

Mon ophtalmo a accepté de me recevoir en urgence après son dernier patient. Sa secrétaire est déjà partie et la salle d'attente est éteinte. Dehors, il pleut un crachin malsain.
– T'es un vrai pote.
– T'es un vrai con. T'aurais pu perdre l'œil. Je t'avais prévenu en plus. Tu le fais exprès ou quoi ? Et je te le dis, le borgne n'est pas roi au pays des aveugles. Pas du tout. C'est juste un handicapé moins handicapé que les autres. C'est ton outil de travail. Qu'est-ce que tu fous ?
Je le regarde s'emporter en souriant.
– Beethoven était bien sourd.
Il lève les yeux au ciel avant de griffonner une ordonnance. Un tic agite sa joue et sur la table, un petit cochon rose secoue la tête au rythme de son écriture. Je plie le papier et le glisse dans ma poche avant de retourner dans la rue en redressant mon col.

Au cimetière de Montmartre je pose une rose sur la tombe d'Isabelle. Elle est bien morte. Morte et enterrée. Je lui raconte mon histoire peu fructueuse en Irak et imagine ses réponses.
– Retournes-y. T'as lâché trop vite.
– Je sais pas où chercher.
Coban lui non plus ne voulait pas que je parte. On devenait amis. On s'était arrêtés dîner chez son frère, et ses parents nous avaient rejoints. Ses deux filles jouaient aux jeux vidéo et faisaient sauter un drôle de bonhomme de champignon en ramassant de

petites noisettes dorées.

– Pourquoi tu rentres chez toi ? Ici, c'est ta maison aussi.

Tu restes aussi longtemps que tu veux.

Je lui avais abandonné mon casque et mon gilet pare-balle en espérant naïvement ne jamais les revoir.

Isabelle me rétorque que je détourne la conversation.

– Pourquoi tu es revenu ?

– Je ne sais pas Isabelle. Arrête de me poser des questions.

– Tu me connais, je n'arrête jamais avant d'avoir une réponse cohérente.

Je brosse, avec ma manche, la lourde plaque où sont inscrits son nom, son année de naissance et son année de mort.

– T'aurais pu attendre que je rentre.

– Je ne voulais pas que tu me voies mourir. Je ne voulais pas te dire adieu.

– Tu as fait exprès de ne pas m'attendre ?

– Pourquoi tu es revenu ?

– Parce que je ne savais pas où la chercher.

– Tu n'as pas voulu aller à Mossoul ?

– Il y a deux millions d'habitants à Mossoul et les combats font rage.

Tu voulais que j'aille me faire tuer alors que je ne sais même pas si elle est là-bas ?

– Tu aurais fait de bonnes photos.

– J'ai appelé la Croix Rouge, rien, le Croissant Rouge aussi.

L'UNHCR, MSF. Rien. Rien et rien. Une aiguille dans une putain de botte de foin. Le consulat à Erbil ? Tu sais bien à quoi ressemble un consulat !

Je me concentre sur la sépulture pour rendre Isabelle moins concrète.

Éthérée, je veux qu'elle soit éthérée.

– Isabelle ?

– Oui ?

– Je ne veux pas que tu deviennes un fantôme qui vient me parler tout le temps. On ne doit plus se parler.

– OK. Au revoir alors ?

– Oui. Au revoir.

Quelques heures plus tard je laisse un message à Joe qui ne me rappelle pas. Elle est peut-être restée à Bagdad. Joe cherche l'histoire ultime, celle qui fera la synthèse de tout son travail. Il lui faut creuser dans l'ombre des hommes, là où ils révèlent le pire d'eux-mêmes. De la même façon, elle avait plongé dans les guerres de Tchétchénie et ne m'avait plus donné de nouvelle pendant six ans. Mais elle revient toujours. Il y a entre nous, sans sacrifier à notre liberté, un lien invisible et indestructible.

Je rends visite à l'agence. On fait une sélection d'images pour un double page dans le New York Times. On a axé le reportage sur un hôpital dans lequel j'ai réussi à entrer après maintes négociations. A quinze heures, je saute dans un train. Assise en face de moi, une jeune femme aux traits orientaux sanglote discrètement. Son rimmel dessine une rigole sur sa joue. Le trait noir de sa tristesse. Quand je lui offre ma petite bouteille d'eau, elle me dit que je ne peux pas comprendre. La campagne étale ses derniers éclats avant l'hiver. Je m'assoupis et quand je me réveille, la jeune femme s'est transformée en monsieur au crâne dégarni qui ne réussit pas à se débarrasser de son hoquet. Je lui aurais bien offert ma bouteille d'eau, mais je n'en ai plus. Mon père arrive suffisamment en retard à la gare pour que je sois de mauvaise humeur. Il tente de plaisanter puis d'inventer une excuse qui ne tient pas la route. Il sent l'alcool.

Quand il a fini de lancer un feu dans la cheminée, je lui demande s'il regrette de ne pas être grand-père.

– Tu vas te marier ?

– Et toi ?

– Ben ma violoniste m'a quitté. Elle m'a dit qu'elle avait autre chose à vivre. Mais qu'on était amis.

On met des châtaignes à griller. Je lui raconte mon histoire car il ne sait rien. Pendant des années, j'ai évité d'aborder ce sujet. Je raconte tout, depuis le début. Alîn. La lune rouge avant la balle. L'oubli. James et ses mensonges. Ma fille qui existe peut-être quelque part.

– Ta mère aurait été contente.

– De quoi ?

– D'être grand-mère.

– Mais je ne sais pas si j'ai réellement une fille. Et toi ?

– Moi je trouve que grand-père ça fait vieux. Pour l'instant je suis ton

papa. Ça me va comme ça. T'es pas encore vraiment adulte. Il sort les châtaignes qu'on épluche en se brûlant les doigts. Tard dans la nuit je retouche mes photos et me concentre notamment sur une image représentant un hélico qui décolle au coucher du soleil près d'une nationale. La poussière, les camions. Peu avant l'aube, alors que le sommeil renonce à venir, je m'installe dans le vieux fauteuil. Celui que mon père ne quitte ni pour remplir ses sudokus, ni pour vider son Armagnac, ni pour regarder la télé, ni pour faire une sieste à 13H30. Je tends la main vers le placard où sont rangés les vieux albums photo de ma mère et j'en choisis un au hasard. Après l'avoir épousseté, je tourne les pages de canson noir sur lesquelles elle a collé nos souvenirs. Les défauts donnent du charme à ses images, un bout de doigt qui traîne au premier plan, la pellicule cramée parce qu'elle a ouvert l'appareil par accident, les flous, les contre-jours et les mauvais cadrages. Sur une des photos, un peu décolorée par le temps, mon père est nu, pudiquement voilé par une feuille de bananier en plastique. Dans ses yeux je crois lire de l'amour. – J'ai regardé un ou deux albums photos, c'est touchant. Mon père marmonne en me demandant s'il doit refaire un café. Je nous ai acheté à chacun un pain au chocolat. Il n'aime pas ouvrir cette boîte à mémoire, comme si chaque moment devait être vécu au présent. Nous ne parlons jamais de ma convalescence chez lui, ni des conneries à répétition de la fin de mon adolescence. On parle du présent, de l'instant, de la qualité des pains au chocolat, et parfois nous faisons des paris sur la météo, sur le rendement du potager. Il commente les informations sans voir la continuité avec les événements précédents et ne tire de conclusion que sur un futur très proche, ne s'aventurant jamais à anticiper l'avenir. Mon père est l'homme le plus présent de cette planète. J'ose quand même lui présenter un cliché qui m'intéresse.

- C'est à Bandol ça.
- C'est ce qu'il me semblait.

J'étais parti huit jours, seul avec ma mère avant que mon père ne nous rejoigne et prenne cette photo. Je passais mes fins d'après-midi à draguer le sable de la plage avec mon détecteur à métaux pour trouver quelques pièces que je pourrais dépenser sur Pacman, dans une salle d'arcade. Ma mère était toujours prête à nous trouver une activité. Un soir nous allions au cinéma, voir les *Sept Mercenaires*,

un autre à la fête foraine. En bord de mer, elle avait acheté à un vieil hippie, ce collier dont j'étais si fier et que je ne quittais jamais. Ce même collier que je portais sur cette photo et que j'avais donné à Alin.

JUIN 2017

Sept mois se sont écoulés depuis mon retour du Kurdistan. Je passe régulièrement du temps avec mon père que je vois vieillir doucement mais sûrement. Il refuse d'aller voir un ORL bien que son ouïe diminue et il s'inquiète de la taille de sa maison, d'un petit bruit anormal dans le moteur de sa voiture, des Saints de glace qui pourraient ravager ses cultures, de l'avenir des ours polaires, du premier ministre qui veut toucher à sa retraite et de sa voisine qui a décidé de se lancer dans l'apiculture.

– C'est normal de devenir maniaque quand on vieillit. On ne veut pas que les choses s'abîment.

Nous sommes interrompus par mon téléphone qui vibre dans la poche de mon jean.

Kesra a une excitation dans la voix et je peux l'entendre sourire à des milliers de kilomètres.

– Mon ami ! Je t'avais promis que je chercherais.

– Tu l'as retrouvée ?

– Oui... Non, pas vraiment. Mais elle était à Mossoul. J'ai rencontré quelqu'un qui l'a vue là-bas. Un habitant de Faziliya. Elle a bien vécu à Faziliya !

– Elle est où maintenant ?

– Je ne sais pas.

C'est maigre, mais Kesra insiste pour que je vienne. Mossoul est devenu un champ de ruines et un désastre humanitaire. Des milliers de civils y ont péri. D'autres ont fui et ont échoué dans des camps. D'autres encore vivent dans les quartiers libérés. Et les plus malchanceux sont encore aux mains de Daesh. Les mois de combats qui n'ont pas encore pris fin laissent la ville exsangue.

Je marche dans les prés de la Mayenne en tentant de me motiver. Retourner dans la guerre encore une fois est une option. Mais lever le pied, m'occuper de mon père et changer peu à peu de vie en tournant

définitivement la page en est une autre. Une force m'incite à rester et à dénier cette histoire. Shahrân devient une farce.

Je rentre à Paris, décidé à me débarrasser des dizaines de vieilleries rapportées de voyages qui envahissent mon appartement. Dans un carton, en équilibre en haut d'une bibliothèque, il y a un chargeur de secours pour un boîtier que je ne possède plus. Poubelle. Une chemise en carton scellée par un élastique. J'y ai rangé quelques souvenirs sans importance, dont le billet d'un concert de Dire Straits au Madison Square Garden. Sous de vieilles factures, un petit cahier dont je ne me souviens pas. Un cahier dont les pages ont vieilli et qui renferme une bande de négatif et le portrait d'Alin que j'ai cherché des heures durant. Je passe du temps à observer chaque détail. Le manque de fixateur a laissé un coin jaunir. Alin plante son regard dans le mien et je l'entends me dire « pars la chercher ».

Je vais m'acheter une chemise neuve.

Le mathématicien Doyné Farmer propose pour définir l'état de transition entre l'ordre et le désordre, l'expression « frontière du chaos ».

Certains neuroscientifiques pensent aujourd'hui que le cerveau humain serait capable d'atteindre le maximum de ses performances dans cet état.

Coban m'attend à l'aéroport. Par mesure de sécurité, un kilomètre sépare le parking de la zone d'arrivée des passagers. Je prends la navette et retrouve, à la lumière d'un réverbère, le jeune homme appuyé contre son capot. Il m'offre une cigarette.

– Non, j'ai arrêté. Merci.

Il sourit comme s'il savait déjà que je craquerai prochainement.

– Aujourd'hui très chaud. Vingt-cinq ans, jamais aussi très chaud.

La nuit est brûlante, étouffante, et de tout son poids se laisse porter sur mes poumons.

– Tu me poses chez Jean-Pierre ?

Jean-Pierre a loué l'étage d'une maison. Il dormira dans le salon où il y a l'air conditionné et moi, dans la chambre où un ventilateur antédiluvien tente de remuer l'air bouillant.

– Je suis content de te revoir encore.

– Moi aussi Coban. On va repartir sur la route.

– J'ai réparé voiture, elle marche bien. Nouveau moteur.